

" POURQUOI ME RÉVEILLER... "

Ce message lancé à la radio de Londres...

IL Y A 19 ANS

annonçait le premier parachutage en Vendée

La Roche-sur-Yon va le 17 septembre, fêter l'anniversaire de sa libération. Chaque année à pareille époque nous évoquons, dans ces colonnes, un des épisodes ayant permis cette journée.

C'est ainsi qu'il y a 19 ans, dans la nuit du 13 au 14 juillet 1943, une poignée d'hommes appartenant à la Résistance, recevaient le premier parachutage d'armes en Vendée.

L'action se passa à Lavaud, près de la Couture, petite commune des environs de Mareuil-sur-Lay au lieudit « Les Touches ».

Mais voyons comment se déroula cet épisode de la Résistance vendéenne.

Juillet 1943. La France plie sous le joug des Nazis. En Vendée, comme partout la Résistance s'est organisée. Des hommes se sont groupés pour, un jour, jeter les occupants hors de France.

Mais il manque à ces hommes l'essentiel pour atteindre leur but : des armes qui leur permettraient de se libérer. Et leur impatience grandit chaque jour, car rien n'a encore été fait pour qu'ils puissent, enfin, passer à l'action.

Le moment approche pourtant où ils verront se concrétiser leurs espoirs. Des contacts ont été pris avec Londres et un parachutage décidé pour la pleine lune de juillet.

« POURQUOI ME RÉVEILLER... »

Le 13 juillet, ils sont quelques-uns qui écoutent l'émission de 19 heures de la B.B.C. Après les informations retentit la phrase rituelle : « Voici, maintenant, des messages personnels ».

Et soudain, les mots attendus : « Pourquoi me réveiller au souffle du printemps ».

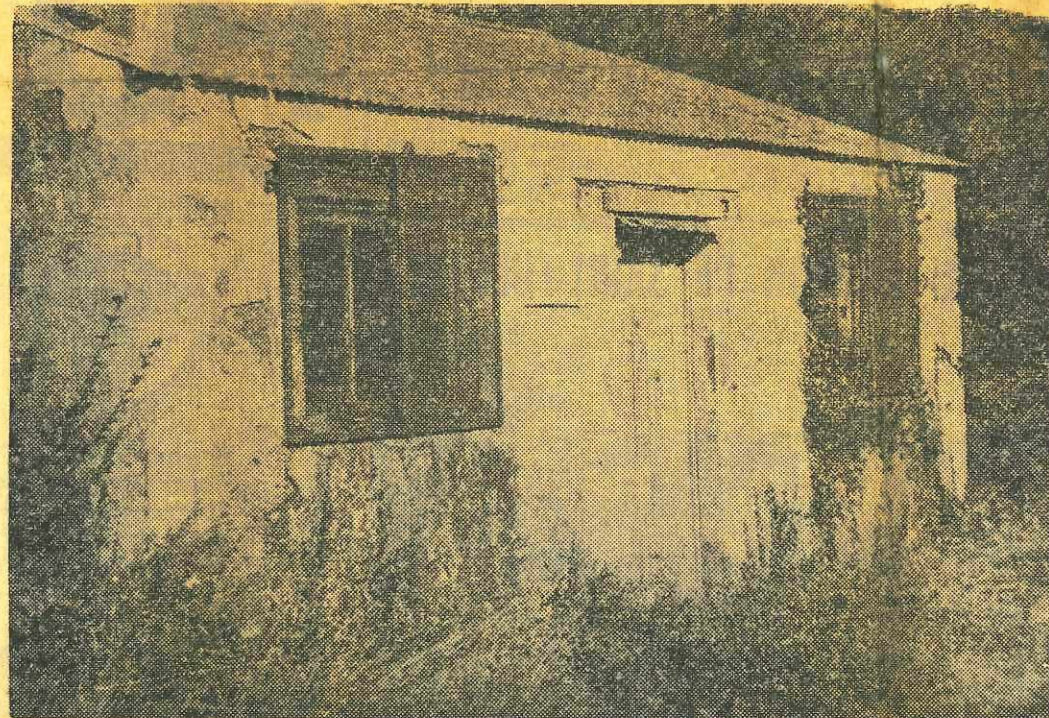
Jé répète : « Pourquoi me réveiller au souffle du printemps ».

Alors, ils sont dix-neuf à converger rapidement vers le lieu de rendez-vous, dix-neuf qui se retrouvent bientôt chez Marcel Penchaud, à la Station de Pompage du Service des Eaux, boulevard d'Italie, dix-neuf hommes au visage tendu. L'action est, enfin, déclenchée.

D'ÉTRANGES PÊCHEURS

« Alors, c'est pour ce soir ! »
« Ils se décident. Dis donc, ce n'est pas trop tôt ! »

Les exclamations fusent et sous l'impatience difficilement contenue on sent percer la joie.



La cabane où furent entreposées les armes après le parachutage

Enfin voici l'avion

Il est un peu plus de vingt-deux heures et la longue, très longue attente commence.

Assis sous les arbres à une extrémité de la grande prairie, tous se taisent écoutant les mille bruits de la nuit. La plus élémentaire prudence interdit de griller une de ces cigarettes que la Régie attribue avec parcimonie aux fumeurs. Pourtant les minutes paraissent s'étirer interminablement.

Une pleine lune éclatante trône dans le ciel éclairant la scène, où, tout à l'heure, les acteurs vont se mettre en place. Pour le moment, seules quelques vaches, couchées au milieu de la prairie, ruminent paisiblement.

Toute personne non avertie passant à proximité ne décelerait rien d'anormal.

Pourtant, nos hommes sont là, dans l'ombre des arbres, épiant anxieusement la nuit, osant à peine chuchoter pour se confier

vaches qui se relèvent précipitamment et fuient dans toutes les directions.

Et, soudain, l'avion surgit, à basse altitude, au-dessus du terrain, à la verticale du balisage. Il est une heure trois minutes.

Mais, qu'arrive-t-il ? Après son passage l'appareil s'éloigne, disparaît. On l'entend qui semble tourner, assez loin.

Toutes sortes d'inquiétudes assaillent les résistants.

— « Ils » ne nous ont pas vus !

— Et si c'est un Fritz et qu'il soit en train d'alerter ses petits copains !...

Mais l'avion se rapproche, se détache en ombre chinoise sur un fond de lune, rectifie un peu son cap vers la droite et arrive au-dessus de la première lampe du balisage.

DIX PARACHUTES SE BALANÇENT

nautoniers rejoignent la rive en deux brasses, mais la précieuse cargaison git dans le Lay par deux mètres de fond et le bateau est à la surface, ventre en l'air !

Mais il ne s'agit pas de rester à épiloguer sur les lieux du naufrage, le jour va bientôt se lever. Chacun s'empresse donc de regagner la cabane.

PÊCHE SOUS-MARINE AU NEZ DE LA MILICE

Bientôt, nos dix-neuf hommes s'y trouvent réunis.

On commence à ouvrir quelques-uns des containers miniatures et à inventorier le trésor.

Dans celui-là, il y a des mitraillettes démontées, dans cet autre des grenades, ici du plastic en pains bien emballés.

Soudain :
— Ah ! Des cigarettes.

On se précipite, on fait cercle autour de celui qui vient de découvrir cette aubaine. Les paquets circulent de mains en mains. Bientôt l'atmosphère de la baraque s'épaissit, envahie par la fumée. Quelles sont bonnes ces cigarettes de la clandestinité !

Mais le jour s'est levé et il faut regagner La Roche. De petits groupes de personnages aux traits tirés par la fatigue mais aux yeux rayonnants de joie pédalent s'en allant vers le chef-lieu.

Il a été convenu que deux hommes reviendraient l'après-midi même pour essayer de récupérer la cargaison tombée à l'eau.

Vers quinze heures, « Ricquet » Renaud et « Bob » dit aussi « l'Aviateur », se retrouvent sur les bords du Lay. En slip de bain, ils pensent, qu'au demeurant, un bain ne leur fera pas de mal, par cette chaude après-midi de juillet.

Mais au moment de se mettre à l'eau, ils ont la désagréable surprise de reconnaître, en la personne d'un pêcheur qui semble pourtant inoffensif, le sinistre Renaud, « patron de la Milice de La Roche-sur-Yon ».

— Aurait-il eu vent de quelque chose ? Pourtant il faut, coûte que coûte, sortir les containers de l'eau afin que le matériel ne se détériore pas. Nos deux amis dressent alors un plan de bataille.

Avant de partir, l'un des deux s'écrit assez fort pour être entendu de loin :
— Tiens, un bateau qui s'est retourné.

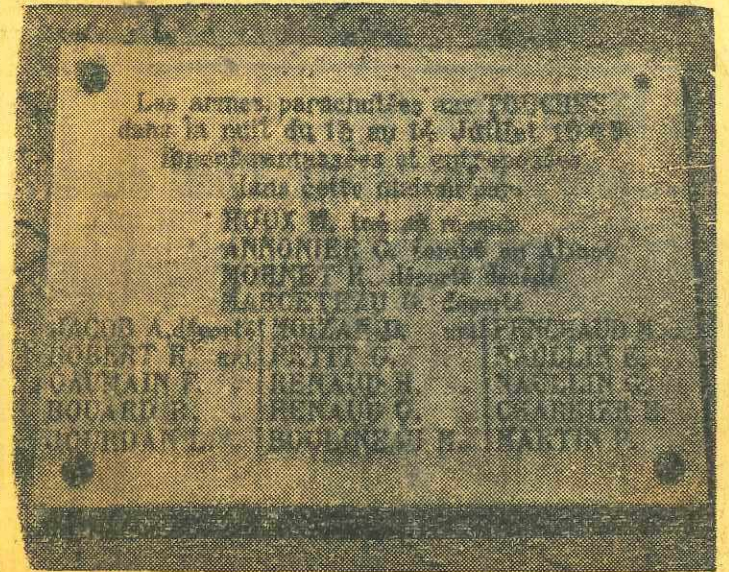
L'autre d'enchaîner :
— Ne le laissons pas là, le courant pourrait l'emporter et son propriétaire serait bien embêté.

Et avec un bel ensemble ils « piquent une tête » dans le Lay. Après s'être ébroués, l'un poussant, l'autre tirant, ils amènent

— Tiens, un bateau qui s'est retourné.

L'autre d'enchaîner :
— Ne le laissons pas là, le courant pourrait l'emporter et son propriétaire serait bien embêté.

Et avec un bel ensemble ils « piquent une tête » dans le Lay. Après s'être ébroués, l'un poussant, l'autre tirant, ils amènent



La plaque commémorative posée sur la cabane de pêche de M. Petit, à Lavaud.

Les containers sont rapidement empliés dans le camion. Le chauffeur ne s'étonne même pas de la drôle d'allure qu'ont les récipients contenant les « confitures ».

Il est vrai qu'en cette période, on ne se formalise pas des choses les plus bizarres... surtout lorsqu'il s'agit de marché noir ! Cargaison bâchée — il bruine un peu — le camion reprend la route de La Roche. Le retour s'effectue sans incident.

Pourtant, au dernier moment, alors que le succès de l'opération semble bien acquis, « Ricquet » et « l'Aviateur » vont avoir une grosse émotion.

Le chauffeur de leur véhicule ayant voulu éviter de traverser La Roche a pris la route du Bourg-sous-la-Roche et, là, a emprunté la petite route reliant cette agglomération au boulevard d'Italie.

Au moment où le camion arrive à la hauteur de l'école occupée par les Allemands, le moteur se met à pétarader et s'arrête. Impossible de redémarrer. Flegmatique, le chauffeur entreprend de vérifier ce qui ne va pas. Il s'avère que le gazogène manque de bois et M. Barbeau y remédie sans désemparer.

Mais toute la scène se passe sous les yeux intéressés d'une sentinelle allemande.

« Ricquet » et « l'Aviateur » sont descendus sur la route, prêts à toute éventualité. La sentinelle ne bouge toujours pas, se contentant d'observer le déroulement des opérations.

Enfin, le gazogène consent à reprendre ses fonctions et le moteur repart allègrement. Ouf !

Un quart d'heure plus tard, la précieuse cargaison est en sécurité dans la cour de la Station de Pompage du Service des Eaux.

DANS UN FAUX GRENIER

Mais il faut cacher le matériel. Tout a été prévu de longue date. Une cloison donnant dans un faux grenier a été abattue. Le charge-

la cloison et embarquent les containers.

Et les Allemands vont continuer à faire des trousés sombres dans les rangs des résistants vendéens.

Quelques jours après Marceteau, ils arrêtent Rogatien Mornet qui a participé au parachutage de Lavaud.

Les dépôts d'armes d'Aizenay et de La Chapelle-Thémer sont découverts.

A Aizenay, Paul Perrocheau est arrêté.

A La Chapelle-Thémer, quatorze résistants sont également arrêtés. Treize ne reviendront pas de déportation.

Jours sombres pour la Résistance en Vendée. Cependant quelques hommes échappent aux mailles du filet qui se resserre et relèvent le flambeau. Le patriotisme est tenace.

Et puis vient le débarquement des Alliés en Normandie. Alors la Résistance bouge et un maquis est constitué à Dompierre-sur-Yon. Il deviendra le 2^e Bataillon F. F. I. de Vendée qui s'illustrera par sa parfaite organisation militaire et sa discipline, notamment dans la libération des Sables-d'Olonne et les combats de la poche de Pornic. Plus tard, il sera converti en unité aéroportée et ses éléments serviront de base pour la formation du 2^e B.C.C.P. D'autres maquis, également valeureux, se forment.

Après la libération, les anciens de la Résistance de La Roche-sur-Yon comptent leurs disparus.

Parmi ceux qui ont participé au premier parachutage, dans cette nuit mémorable du 13 au 14 juillet 1943 :

Roux a été tué au maquis. Gérard Annonier est tombé en Alsace.

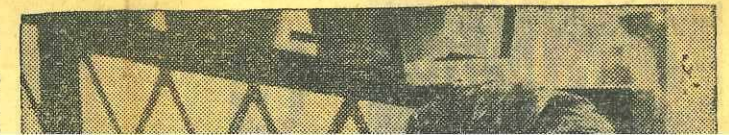
R. Mornet est mort en déportation.

Riquet Renaud trouvera, quant à lui, la mort en Indochine.

Gaston Marceteau qui a été déporté revient mais dans quel état ! Aujourd'hui, heureusement, il s'est bien remis des séquelles de la déportation.

Alors, ceux qui se souviennent,

LE 17
SEPTEMBRE
LA ROCHE-SUR-YON
FESTIVAL



trouvent bientôt chez Marcel Penchaud, à la Station de Pompage du Service des Eaux, boulevard d'Italie, dix-neuf hommes au visage tendu. L'action est, enfin, déclenchée.

D'ÉTRANGES PÊCHEURS

« Alors, c'est pour ce soir ! »
« Ils se décident. Dis donc, ce n'est pas trop tôt ! »
Les exclamations fusent et sous l'impatience difficilement contenue on sent percer la joie.



Désiré Moizan, qui prit une part active aux opérations, du parachutage.

Alors s'engage un rapide conciliabule. Il s'agit de gagner le lieu du parachutage le plus vite possible, avant le couvre-feu, et sans attirer l'attention. Le groupe se divise en éléments de deux à trois hommes qui gagneront Lavaud en empruntant la Nationale 740 jusqu'à l'entrée de Mareuil et ensuite une départementale qui traverse la Couture et serpente entre deux haies à travers champs. Pour éviter de se faire remarquer chacun emportera des canes à pêche sur sa bicyclette. Le rendez-vous est fixé dans une cabane de pêcheurs appartenant à M. Petit, un sympathique plâtrier de La Roche. Cette façon de procéder ne doit pas donner l'éveil car on est encore — Dieu merci — libre de pêcher sous l'Occupation.

Et nos amis prennent la route. Étranges pêcheurs, en vérité, qui n'ont pas rendez-vous avec les carpes du Lay. Mais en les voyant pédaler allègrement, qui se douterait de leurs préoccupations ?

DEUX CENTES KILOS... A TITRE D'ESSAI

Le ciel commence à s'obscurcir quand le dernier groupe de conjurés atteint le point de rassemblement. Les vélos sont camouflés dans la cabane. Il s'agit de s'organiser avant que la nuit soit tombée. Londres a annoncé que l'avion qui doit venir larguera un conteneur de deux cents kilos, à titre d'essai. Si tout se passe bien, un parachutage plus important aura lieu par la suite.

Dans un petit losquet situé derrière la cabane, chacun s'affaire à creuser une tranchée où sera dissimulé le conteneur qui va tomber du ciel. Ensuite on prépare les lampes électriques qui vont servir au balisage.

Trois hommes resteront en surveillance au bord de la route. Bien cachés, ils se tiendront prêts à alerter au moindre incident ceux qui seront sur le terrain. Le reste du groupe, longeant les haies se porte vers le pré, choisi comme « Drop-zone », en bordure du Lay.

La cabane où furent entreposées les armes après le parachutage

Enfin voici l'avion

Il est un peu plus de vingt-deux heures et la longue, très longue attente commence.

Assis sous les arbres à une extrémité de la grande prairie, tous se taisent écoutant les mille bruits de la nuit. La plus élémentaire prudence interdit de griller une de ces cigaretttes que la Régie attribue avec parcimonie aux fumeurs. Pourtant les minutes paraissent s'étirer interminablement.

Une pleine lune éclatante trône dans le ciel éclairant la scène, où, tout à l'heure, les acteurs vont se mettre en place. Pour le moment, seules quelques vaches, couchées au milieu de la prairie, ruminent paisiblement.

Toute personne non avertie passant à proximité ne décelerait rien d'anormal.

Pourtant, nos hommes sont là, dans l'ombre des arbres, épiant anxieusement la nuit, osant à peine chuchoter pour se confier leurs impressions, leurs espoirs, mais aussi leurs craintes.

— Minuit dix. « Ils » ne devaient plus tarder.

— Pourvu qu'il ne leur arrive rien. Tu sais, la chasse de nuit, ça existe...

Minuit trente. Les hommes commencent à s'agiter, à douter.

— C'est fichu. A cette heure, « Ils » ne viendront plus.

— Attendons encore.

Minuit quarante-cinq. Minuit cinquante. Bientôt une heure du matin.

Soudain, à travers la nuit, naît un faible bourdonnement. Tous, tendus, écoutent. Le vrombissement s'éteint, renaît et, subitement, s'amplifie.

— Le voilà !

Ceux qui sont chargés d'assurer le balisage empoignent les lampes électriques et se ruent dans la prairie à la grande frayeur des



Marcel Boulineau prépara les lampes électriques qui servirent au balisage du terrain.

vaches qui se relèvent précipitamment et fuient dans toutes les directions.

Et, soudain, l'avion surgit, à basse altitude, au-dessus du terrain, à la verticale du balisage. Il est une heure trois minutes.

Mais, qu'arrive-t-il ? Après son passage l'appareil s'éloigne, disparaît. On l'entend qui semble tourner, assez loin.

Toutes sortes d'inquiétudes assaillent les résistants.

— « Ils » ne nous ont pas vus !

— Et si c'est un Fritz et qu'il soit en train d'alerter ses petits copains !...

Mais l'avion se rapproche, se détache en ombre chinoise sur un fond de lune, rectifie un peu son cap vers la droite et arrive au-dessus de la première lampe du balisage.

DIX PARACHUTES SE BALANÇENT

Depuis quelques secondes, l'opérateur chargé de cette lampe émet l'indicatif de reconnaissance « S » « S » « S ». Sous le fuselage de l'avion, une lumière clignote, répondant à l'appel du sol « S » « S » « S ».

Et, brusquement, un parachute s'ouvre avec un claquement sonore, puis un autre, un autre encore. Au total, dix corolles se balancent dans le ciel noyé de lune, dix parachutes qui amènent leur charge jusqu'au sol. Tous tombent dans la prairie, le dernier restant accroché dans un arbre à la limite exacte où se termine la « Drop-zone ».

C'est vraiment du beau travail. On ne peut qu'admirer cet équipage qui, venu d'Angleterre, trouve exactement le terrain perdu dans la campagne vendéenne et large dix parachutes qui se po-

sent tous à l'endroit choisi. Chaque bas devant de tels hommes.

L'une des corolles qui tout à l'heure se balançaient dans le ciel vient déposer sa charge au milieu du troupeau de vaches, semant la panique parmi les paisibles ruminants. Regroupées dans un coin de la prairie, elles examinent, inquiètes, ces étranges

objets et les hommes qui s'agitent autour.

Car dès que les parachutes se posent, c'est la ruée de tous ceux qui attendent, cachés près du buisson, sous les arbres.

Le premier qui arrive près d'un conteneur essaie de le soulever, se frotte, étonné, fait une deuxième tentative, abandonne et rejoint ses camarades qui, comme lui, délaissent les gros cylindres couchés à terre. On se rend compte que chaque parachute a déposé au sol un conteneur d'environ deux cents kilos. Il y a donc deux tonnes de matériel à récupérer et acheminer jusqu'à la cabane située à près d'un kilomètre. La tranchée que tous se sont évertués à creuser sera bien inutile !

A Londres on a dû oublier un zéro dans la transmission du message annonçant le parachutage !

NAUFRAGE

Il convient toutefois de faire vite. Dans trois heures le jour va poindre et les vrais pêcheurs arriveront au bord du Lay.

On s'aperçoit alors que chaque gros conteneur peut se fragmenter en petites unités, pouvant être transportées par un homme.

Dès lors tout s'organise rapidement. Spontanément, deux équipes se forment. L'une transporte les conteneurs fragmentés vers la cabane.

L'autre va chercher le bateau de pêche appartenant à M. Petit — décidément c'est un homme de ressource — et l'amène à l'extrémité du pré bordée par le Lay.

On met à bord celles des unités les plus lourdes et difficiles à transporter à dos d'homme. Le chargement est amené près du pont de Lavaud à proximité de la cabane. Là, le transbordement est aisé et les voyages par eau se succèdent rapidement.

Après plus de deux heures de travail acharné, on hisse le dernier chargement à bord. Pressés d'en finir, nos hommes exagèrent un peu, l'eau affleure les bords du bateau. Deux hommes restent à bord pour manœuvrer la barque, mais alors qu'ils débordent à l'aide de leurs « pigouilles », l'embarcation s'incline, embarque de l'eau et se retourne. Les deux

LE 17 SEPTEMBRE LA ROCHE-SUR-YON FÊTERA L'ANNIVERSAIRE DE SA LIBÉRATION

UN CHARGEMENT DE « CONFITURES »

Reste le problème du transport des armes entre Lavaud et La Roche-sur-Yon.

Marcel Penchaud et Gaston Marceteau, qui est un des responsables du parachutage, s'abouchent avec un transporteur de Moulleron-le-Captif : M. Nicou. Ils lui demandent de prendre en un certain lieu un chargement de confitures et de le transporter à La Roche-sur-Yon. Il s'agit — bien sûr ! — d'une opération de marché noir. Les deux parties se mettent d'accord. Le transport sera effectué.

Au jour convenu, un chauffeur de la Maison Nicou, M. Barbeau, se présente au rendez-vous, à La Roche, et embarque à bord de son camion, équipé d'un gazogène, « Ricquet » et « l'Aviateur ».

Et on roule vers Lavaud. Penchaud et Marceteau sont déjà sur les lieux lorsque le véhicule arrive à la fameuse cabane de pêche.

Il a été convenu que deux hommes reviendraient l'après-midi même pour essayer de récupérer la cargaison tombée à l'eau.

Vers quinze heures, « Ricquet » Renaud et « Bob » dit aussi « l'Aviateur », se retrouvent sur les bords du Lay. En slip de bain, ils pensent, qu'au demeurant, un bain ne leur fera pas de mal, par cette chaude après-midi de juillet.

Mais au moment de se mettre à l'eau, ils ont la désagréable surprise de reconnaître, en la personne d'un pêcheur qui semble pourtant inoffensif, le sinistre Renaud, « patron de la Milice de La Roche-sur-Yon ».

Attend-il au bord de quelque chose ? Pourtant il faut, coûte que coûte, sortir les conteneurs de l'eau afin que le matériel ne se détériore pas. Nos deux amis dressent alors un plan de bataille.

Avisant le bateau qui flotte, ventre en l'air, l'un des deux s'écrie assez fort pour être entendu de loin :

— Tiens, un bateau qui s'est retourné.

L'autre d'enchaîner :

— Ne le laissons pas là, le courant pourrait l'emporter et son propriétaire serait bien embêté.

Et avec un bel ensemble ils « piquent une tête » dans le Lay. Après s'être ébroués, l'un poussant, l'autre tirant, ils amènent la barque sur la berge.

Le prétexte de la baignade étant trouvé, ils continuent et ayant à peu près localisé le lieu où gisent les précieux conteneurs, ils font une trouée au milieu de ces herbes aquatiques que les Vendéens appellent « des rouches ».

Muni d'un grappin, « Ricquet » Renaud plonge. Accroupi dans les herbes, « l'Aviateur » laisse filer le câble attaché au grappin.

« Ricquet » remonte, regagne le bord.

— Rien vu, pourtant c'est bien là !

« l'Aviateur » plonge à son tour. Voilà le fonds. Dans l'eau glauque il ne voit rien. Il tâtonne autour de lui. Soudain, sa main gauche rencontre un objet cylindrique. C'est bien un des conteneurs recherchés. Rapidement, il accroche le grappin à l'un des poignées qui se trouvent sur le pourtour du cylindre et remonte.

— Vas-y « Ricquet » j'en ai pêché un.

Docilement, très docilement ils tirent à eux la précieuse épave, la cachent dans les herbes. Ils ont rapidement récupéré la totalité des conteneurs qui gisaient au fond. Ceux-ci sont soigneusement dissimulés parmi les herbes de la rive.

Pendant l'opération, excédé par le bruit qu'ils font — après tout il était peut-être venu pour pêcher vraiment — Renaud plie bagage et, accompagné de son épouse qui tricoteait à l'ombre d'un arbre, s'en va.

La nuit même, une équipe revient sur les lieux. Après s'être assurés que personne ne les épie, les hommes amènent les conteneurs à la cabane.

« Ricquet » et « l'Aviateur » sont descendus sur la route, prêts à toute éventualité. La sentinelle ne bouge toujours pas, se contentant d'observer le déroulement des opérations.

Enfin, le gazogène consent à reprendre ses fonctions et le moteur repart allègrement. Ouf !...

Un quart d'heure plus tard, la précieuse cargaison est en sécurité dans la cour de la Station de Pompage du Service des Eaux.

DANS UN FAUX GRENIER

Mais il faut cacher le matériel. Tout a été prévu de longue date. Une cloison donnant dans un faux grenier a été abattue. Le charge-

ment y est transporté. Le camion et son chauffeur repart, Georges Petit, le plâtrier de la place Circulaire, refait la cloison et de divers ingrédients, il fait un camouflage parfait.

Il est absolument impossible de déceler des travaux récents sur la cloison en question. Aucun raccord n'est apparent. C'est vraiment superbement exécuté. Dès lors chacun respire. Les armes sont en sécurité, bientôt on pourra les ressortir et faire du bon travail.

LE RÉSEAU DÉMANTELE

Les jours ont passé, d'autres parachutages ont eu lieu à Aizenay, à La Chapelle-Thémer et des dépôts d'armes ont été constitués.

Brusquement, un véritable coup de tonnerre s'abat sur le réseau.

Le 2 septembre, au matin, Gaston Marceteau est arrêté par la Gestapo. La consternation est générale et chacun prend les mesures qui s'imposent.

Marcel Penchaud prend le large avec sa femme. Heureusement, car la Gestapo fait aussi une descente chez Penchaud. Sans hésiter, « ces Messieurs » vont directement au dépôt d'armes, abattent

la fameuse cabane de pêche.

Après la libération, les anciens de la Résistance de La Roche-sur-Yon comptent leurs disparus.

Parmi ceux qui ont participé au premier parachutage, dans cette nuit mémorable du 13 au 14 juillet 1943 :

Roux a été tué au maquis. Gérard Annonier est tombé en Alsace.

R. Mornet est mort en déportation.

Riquet Renaud trouvera, quant à lui, la mort en Indochine.

Gaston Marceteau qui a été déporté revient mais dans quel état ! Aujourd'hui, heureusement, il s'est bien remis des séquelles de la déportation.

Alors, ceux qui se souviennent,

René ROBERT.



Gaston Marceteau fut l'un des principaux responsables de l'organisation clandestine.

decidément de faire poser une plaque à l'humble cabane de pêche de Lavaud avec, gravés dans le marbre, les noms de ceux qui participèrent au parachutage.

Ces noms les voici tels qu'on peut les lire à Lavaud :

ROUX M., tué au Maquis. ANNONIER G., tombé en Alsace. MORNET R., déporté, décédé. MARCETEAU G., déporté.

JACOB A., déporté ; MOIZAN D., F.F.I. ; PENCHAUD M., F.F.I. ; GAUMAIN F., F.F.I. ; PETIT G., F.F.I. ; NAULIN A., F.F.I. ; ROBERT R., F.F.I. ; RENAUD H., F.F.I. ; NAULIN G., F.F.I. ; BOUARD R., F.F.I. ; RENAUD G., F.F.I. ; CHARRIER E., F.F.F. ; JOURDAN L., F.F.I. ; BOULINEAU M., F.F.I. ; MARTIN P., F.F.I.

La France libérée, la guerre finie, les survivants de ces dix-neuf hommes se sont séparés, s'en sont allés où les appelait leur situation. Mais tous se souviennent, pas un n'a oublié ces heures héroïques.

Certains ont eu la récompense que méritait leur dévouement, mais d'autres ont été oubliés qui n'ont même pas eu cette médaille de la Résistance qui porte pourtant à son revers : « PATRIA NON IMMEMOR ».

Mais eux, les oubliés, ne demandent rien. Ils ont fait leur devoir, simplement.

René ROBERT.